

Une triple actualité

Professeur à l'UCLouvain et à l'Hechs, Vincent Engel est aussi écrivain. Depuis trente ans, il travaille sur la littérature des camps dont il a tiré plusieurs ouvrages, ainsi de son roman *Oubliez Adam Weinberger*, dont une édition récente a été publiée chez Mijade. Il vient également de republier chez Karthala, dans une version actualisée, son essai *Le Désir de mémoire*, dont il est question ici. On notera spécifiquement cette année la création et la sortie de son oratorio *Shema Adonai* (Edern Éditions, 2021). Rédigé de sa main en 1985, avec une musique composée par Gaston Compère, il s'agit d'un chant qui évoque l'holocauste et qui, inspirée de la prière juive *Shema Israël* (Écoute Israël), la retourne pour implorer Dieu d'écouter sa création. Le livret et le disque de l'oratorio sont à vendre sur le site www.vincent-engel.com, et aux librairies Filigranes et Encre Bleues.

- Pour qu'un tel génocide ne se reproduise plus, il faut revoir l'enseignement de la Shoah.
- Il est nécessaire de l'adapter aux enjeux contemporains, note l'écrivain Vincent Engel.
- Il offre des pistes pour y arriver.

“Le devoir de mémoire est devenu un dogme qui nuit à la mémoire de la Shoah”

Entretien Bosco d'Otreppe

Dans son essai *Le Désir de mémoire*, Vincent Engel dessine des pistes de réflexion pour que le “devoir de mémoire”, qu'il juge inefficace à propos de la Shoah, devienne un vertueux “désir de mémoire”.

Le mois dernier, la reprise du conflit israélo-palestinien a engendré de violentes tensions et polémiques au sein de notre pays. De quoi est-ce le signe ? D'une instrumentalisation du conflit, ou d'un retour de l'antisémitisme voire de l'antisémitisme ?

Les deux. Nous sommes dans une société où tout se polarise. Que l'on soit d'un camp ou d'un autre, tenir un discours nuancé est devenu très difficile. Il existe en effet, sous couvert de critiques de la politique des précédents gouvernements israéliens, un antisémitisme qui avance masqué derrière ce que l'on peut qualifier d'antisémitisme. De l'autre côté, il y a une instrumentalisation de l'antisémitisme pour faire taire certaines critiques légitimes à l'encontre des gouvernements israéliens.

Toute la difficulté est donc de savoir quand, de la critique politique antisioniste, on tombe dans l'antisémitisme. Quels sont pour vous les grands jalons qui permettent de distinguer ce point de bascule ?

Pour beaucoup de personnes, l'antisémitisme est le refus d'une politique de colonisation et d'oppres-

sion de la part des gouvernements israéliens à l'encontre des populations palestiniennes. En ce sens, l'antisémitisme est une opinion politique légitime. On tombe dans l'antisémitisme – qui est un crime – quand il y a derrière ce discours la volonté d'abolir l'État d'Israël. Celui-ci est alors diabolisé à l'aide “d'arguments” qui prêtent un pouvoir occulte au lobby juif en faveur d'Israël, qui voient dans l'impunité prêtée à Israël la preuve d'une domination juive sur les centres de pouvoir mondiaux... Nous sommes alors clairement dans de l'antisémitisme.



Vincent Engel
Écrivain

Vous notez – comme le fait le service public Unia – une croissance des faits antisémites dans nos sociétés occidentales. Quels sont les foyers de l'antisémitisme contemporain ? L'islamogauchisme que dénoncent certains – et qui serait l'alliance d'une gauche communautariste et de milieux islamistes – en serait-il un ?

L'islamogauchisme ne veut rien dire pour moi. C'est un terme instrumentalisé par le gouvernement israélien pour criminaliser ceux qui critiquent Israël et sa politique. Il s'agit d'une étiquette infamante qui n'éclaire en rien la réalité et qui est aussi absurde qu'était, il y a 30 ans, l'étiquette de “fascisme” que l'on collait sur ceux avec qui nous n'étions pas d'accord.

Mais d'où vient la recrudescence de l'antisémitisme ? L'antisémitisme connaît trois grandes sources. Il y a l'antijudaïsme culturel très ancien et théorisé par Freud et Steiner. Tous deux évoquaient notre détestation millénaire du monothéisme, en raison de

son exigence éthique difficile à assumer. A contrario, le polythéisme est, entre guillemets, plus humain : on peut toujours négocier avec des dieux qui partagent nos défauts. Il y a ensuite l'antisémitisme d'extrême droite, du XIX^e, qui est toujours présent même s'il a été mis en sourdine – comme l'antijudaïsme – après la Seconde Guerre mondiale. Il y a enfin l'antisémitisme issu de l'islamisme. Le peuple juif a longtemps pu vivre paisiblement dans des pays de majorité musulmane, mais il faut bien reconnaître que cet islamisme pose des questions très complexes aujourd'hui.

Vous condamnez l'inefficacité du devoir de mémoire actuel à propos de la Shoah. Pour quelles raisons ?

Le devoir de mémoire est devenu un dogme, un outil politique instrumentalisé par de nombreux camps qu'il est dangereux de remettre en cause. Pourtant, je suis convaincu qu'il finit par nuire à la mémoire et qu'il devient une source de tensions, de conflits, d'incompréhensions et de malentendus. On ne peut plus l'imposer comme on le fait aujourd'hui, il faut pouvoir l'adapter. Prenez les nombreuses écoles qui présentent une forte proportion d'enfants musulmans. Ce devoir de mémoire n'y est pas évident au vu de ce qu'ils entendent chez eux ou à la télévision à propos de la politique israélienne. En caricaturant, on pourrait dire que c'est un peu comme si on leur demandait de venir adorer leur ennemi. Plus globalement, celles et ceux qui se rendent dans des classes connaissent les objections que l'on y entend : “Pourquoi se souvenir de ce génocide-là et pas des autres ? En quoi les jeunes d'aujourd'hui sont-ils concernés ? Seraient-ils coupables des fautes de leurs ancêtres ?” C'est en effet la première fois dans l'histoire